

Rédaction : 68, rue de la Chaussée d'Antin - PARIS (9^{ème})

Le Président

vous parle



Périodiquement, il faut rappeler à certains camarades qu'ils n'ont pas versé leur cotisation ; croyez bien que cet appel nous est très désagréable car nous avons autre chose à faire et à vous dire ; de plus, nous avons l'impression de faire la quête et rien ne nous déplaît autant que de nous poser en quémandeurs. Tout irait si bien si ces retardataires finissaient par comprendre qu'il convient de s'acquitter dans les six premiers mois de l'année ; nous savons très bien que les temps sont durs et que l'argent est rare, mais enfin, la cotisation à l'Amicale est inférieure au prix de trois paquets de cigarettes... ; et puis, vous avez constaté par les nombreux articles parus dans notre bulletin que tout ce que vous nous versez est consacré à « dépanner » nos camarades, ceux-là mêmes que vous avez connus en Allemagne, avec qui vous étiez peut-être liés d'amitié et avec qui vous avez souffert.

Allons, les retardataires, faites un bon mouvement, mettez-vous en règle avec votre Amicale !

Je suis certain que 90 % d'entre vous ont péché par négligence et c'est cela qui est grave, car la négligence est le mal dont notre pays souffre et elle est peut-être la cause de nos cinq années de barbelés. Nous qui en avons été victimes, nous ne devrions pas nous en rendre coupables.

Persuadé que cet appel sera entendu et ne voulant pas vous importuner plus longtemps avec ces questions trop souvent débattues, je voudrais maintenant vous entretenir de cette carte du combattant qui soulève tant de polémiques et dont l'attribution aux ex-P. G. est encore si aléatoire.

A qui la faute si les anciens prisonniers sont mis à l'index par les combattants de 14-18 ? Pour une grande part à certains d'entre nous qui ont donné une idée inexacte de nos conditions de vie en Allemagne ; il arrive souvent que l'on ait du mal à faire entendre la vérité à ceux qui ont ainsi eu l'esprit faussé par des racontars. Si vous avez l'occasion de réparer le mal que nous ont fait les imbéciles, faites-le toujours. Vous me direz que cela n'est qu'un côté secondaire de la question : il a son importance.

(Suite page 4.)

FAUT-IL EN RIRE...?



Qui ne serait curieux de connaître le sort de celui que Roger Buissonnière, dans le bulletin n° 13, présentait en ces termes : « Le sinistre individu dont la signature s'augmentait des références « de l'Auto », « du Stalag II C », sous des articles répugnants publiés dans ce « torchecul » dont nous avons tant apprécié l'utilité après les soupes aux poires du camp. » ?

Nous avons eu un moment d'émotion en lisant dans les comptes-rendus sportifs les exploits d'un cycliste. Mais notre ami Tatave Manin nous a tranquilisés, ayant vu la photo de ce champion qui n'avait rien de commun avec le « collabo » en question.

Mais il existe un autre « type » de ce genre, qui n'était heureusement pas du II C et dont il serait intéressant de connaître le sort. C'est Jean P... qui a écrit... en 1940(!)... un fameux petit bouquin : « J'ai été prisonnier en Allemagne », donnant une description enthousiaste de la vie des prisonniers.

Vous savez tous ce que disait Beaumarchais dans sa pièce *Le Barbier de Séville*, à propos de la calomnie : « Il en reste toujours quelque chose. » Ce sont les gens de l'espèce de ce P... qui nous ont fait beaucoup de mal à nous, les anciens P. G.

Ce sont eux qui ont fait croire à ceux qui n'ont pas connu la captivité que le sort des prisonniers n'était pas digne d'intérêt et que les cinq ans passés derrière les barbelés ne peuvent être considérés comme un sacrifice. Jugez-en vous-mêmes par les quelques extraits du livre, reproduits ci-après.

Ainsi donc, à l'époque de la glorieuse retraite, ayant perdu son régiment, Jean P... se trouve seul avec un camarade marocain qu'il doit soutenir par le bras tant celui-ci est faible. Voyant passer des chars et des side-cars français se dirigeant vers l'intérieur, ils se cachent derrière une haie afin de surveiller la route et d'essayer d'arrêter les Allemands !

Il tire un coup de fusil sur une vingtaine de side-cars allemands qui approchent. Il est aussitôt désarmé, fait prisonnier et il attend d'être fusillé. Mais...

« ...Mon équipement à peine enlevé et jeté dans le fossé par les soldats allemands, ma surprise fut grande de voir l'un d'eux m'offrir une cigarette en me demandant si je fumais. »

Pourquoi en somme vous faire des commentaires ? Vous comprendrez, je pense, en lisant les quelques passages suivants, pourquoi je me demande ce qu'est devenu Jean P... :

« ...Le soldat allemand qui nous a ramenés nous demande, avant de nous quitter, si nous n'avons pas soif. On nous donne de la bière !... »

(Suite page 2.)

A BREDOW



Après six semaines de ramassage de pommes de terre, le 18 novembre 1940, mes camarades et moi revenions à Hammerstein au II B ; nous croyions nous y maintenir mais huit jours après, pour la seconde fois, on nous obligeait à partir en kommando. C'est vers Stettin que nous étions dirigés et nous étions affectés au II C.

Je me rappelle qu'en arrivant à la gare, on demanda un tailleur ; un de mes camarades se présenta : il était professeur de philo à Paris. Le pauvre croyait avoir trouvé une « planque » ; c'est vers la mort qu'il allait. Quelques temps après en effet, une sentinelle prétendit qu'il était sale ; pour le nettoyer, on lui enduisit tout le corps d'un certain produit : il en mourut.

De notre côté, nous fûmes conduits à Bredow, dans ce kommando qui, beaucoup plus tard, fut bombardé et où un certain nombre de Belges en particulier furent tués. Pour ma part, je ne garde de Bredow qu'un très mauvais souvenir, celui du jour où nous dûmes passer à la désinfection et revenir, le crâne à nouveau rasé. Nous commençons à peine à redevenir présentables après la « tonte » de bienvenue à Hammerstein... et voilà que nous repartions à zéro : c'était odieux.

Beaucoup d'entre nous — et je fus de ceux-là — devinrent cheminots. On ajoutait une deuxième voie à la voie unique qui reliait Stettin à Pölitz ; le terrassement étant un travail qui convient à des prisonniers, on nous arma de pelles et de pioches, on nous mit en face de wagonnets et en avant pour le remplissage ; un peu plus loin une autre équipe déchargeait pour remblayer. Travail peu amusant, d'autant moins que les professionnels ou les quasi-professionnels avaient fini leur besogne beaucoup plus vite que les débutants, et ceux-ci se faisaient houspiller alors que leur mérite était considérablement plus grand : il y a de l'injustice partout.

Un poste était moins désagréable que les autres : celui du serre-frein-aiguilleur sur le train de wagonnets ; on se promenait (oh ! pas bien loin, quelques centaines de mètres) et on ne se fatiguait pas. On risquait bien de se faire écraser car il fallait descendre et remonter en marche après les aiguillages, mais qui n'eût pas volontiers consenti à courir ce risque pour ne plus avoir une pelle dans les mains ? En ce qui me concerne, je profitai pendant deux ou trois jours de cette sinécure ; je ne provoquai qu'un tout petit dérangement sans conséquences, puisque la direction ne s'en aperçut même pas. Seul, le mécanicien eut à mettre la main à la pâte (si j'ose dire) pour m'aider à replacer dans le bon chemin le wagonnet dévoyé. C'était un assez brave « type », ce mécanicien ; il avait appartenu à la Légion étrangère et montrait avec fierté les tatouages qu'il en avait rapportés ; il

FOL PRES 402

affirmait (déjà) ne pas aimer Hitler et pour le prouver, assurait qu'il avait fait un petit séjour dans un camp de concentration.

Notre grande distraction — je prends le mot au sens étymologique — était de regarder passer les trains ; plus ils étaient longs, plus nous les apprécions... car ils mettaient plus de temps ; un train de charbon, pourtant bien monotone, était mieux venu qu'un autre rempli de belles filles. Certains voyaient en ces trains une bonne occasion pour s'évader ; je dois avouer que je ne croyais pas à une possibilité de réussite. Et pourtant, dans le courant de l'année 41, un « camarade » se présenta chez moi, fit croire à ma famille que j'avais emprunté ce moyen de locomotion pour regagner la France, que j'étais hébergé, malade, aux îles de Lérins et que j'avais besoin de nourriture et de vêtements. Après avoir obtenu ce qu'il désirait, il partit et très vite ma femme se rendit compte qu'elle avait eu affaire à un escroc. Il est certain que l'individu en question était avec moi à Bredow puisqu'il put fournir des détails irréfutables, mais tous les efforts de mémoire que j'ai faits pour « revoir » celui dont le portrait m'a été présenté sont restés impuissants.

Au lieu de prendre un train clandestinement (ce qui eût été tout à mon honneur), je me contentais chaque jour, plus prosaïquement, de monter avec mes camarades dans le « wagon réservé » qui, de Bredow, nous portait à Messenthin, lieu de travail. De là nous voyions à quelque distance la fameuse usine de Pölitz avec ses cheminées fumantes, ses réservoirs immenses et sa couronne de ballons de protection. Nous ne pensions pas que, lorsque le gel nous empêcherait de piocher la terre, vers la fin décembre, c'est vers elle que nous serions dirigés pour prendre nos quartiers d'hiver. C'est pourtant ce qui arriva.

R. GAUBERT.

FAUT-IL EN RIRE...?

(Suite de la première page.)

« ...Nous avons trois sentinelles pour surveiller une cinquantaine de P. G.. Elles nous font stationner dans un parc en nous recommandant de nous allonger si nous sommes fatigués... »

« ...Nous arrivons au village où on a préparé une maison pour nous coucher... »

« ...On ne nous oblige pas à prendre une allure rapide ; à peine si nous faisons trois kilomètres à l'heure... »

Ah ! encore un joli passage :

« ...Vers huit heures on distribue une boule de pain par deux hommes. Cela doit nous faire 750 grammes chacun ; nous avons un peu de saindoux pour le tartiner. On nous a promis de la viande pour 11 heures du soir. Mais nous commençons par manger du pain et, la faim apaisée, nous nous endormons avant la tombée de la nuit. Devant cette situation, pour éviter de troubler le repos des hommes, une sentinelle vient dire que la viande ne sera distribuée que le lendemain matin, avant le départ... » (III)

Puis, plus loin :

« Une voiture allemande suit le convoi pour ramasser les écopés. C'est la consigne pour les officiers et les soldats allemands d'aider ceux qui ne peuvent plus avancer. »

Et voici encore un passage qui en vaut dix : la description poétique d'un camp :

« ...Le soleil fond tout doucement à l'horizon. Tout est silencieux, les hommes même parlent doucement de peur de troubler le calme de cette minute (etc., etc.). Les sansonnets, autour de nous, vivent intensément en cette fin de journée. Leur chant se répand sur tout le camp. Les Allemands ont eu une attention particulière pour ces oiseaux. Sur chaque poteau, on a installé des caisses où ils font leur nid. On entend partout de petits gazouillis, ce qui laisse l'impression d'un peu de gaieté le soir où la vie même semble s'éteindre. »

C'est touchant à en pleurer ! Ces passages aussi :

« ...Au camp, de nombreux prisonniers ont demandé à travailler. Les officiers allemands ont répondu que satisfaction leur sera donnée dès que possible. Nous avons toujours des réponses polies lorsque nous sollicitons quelque chose ! » (III)

« ...Les ampoules apparaissent sur nos mains... Alors il arrive que pour calmer la douleur du prisonnier un soldat lui remet une cigarette. Du fait de cette récompense, tout le monde a bientôt des ampoules et, à midi, la sentinelle n'a plus de quoi fumer. »

Ça devait être une drôle d'équipe !

« ...Le soir, nous quittons le travail à six heures. Mais à notre arrivée au cantonnement, le chef fait savoir que nous rentrons trop tard car la soupe doit être servie à sept heures. « Procéder ainsi, ajoute-t-il, ne laisse pas suffisamment de temps aux hommes pour se nettoyer avant le repas. Désormais, le travail sera arrêté à 5 heures... » (III)

« ...On n'exige pas un rendement élevé... »

Et pour ceux qui ne peuvent remuer beaucoup de terre :

« ...On ne leur dit rien, les chefs doivent se rendre compte que nous ne sommes pas tous des habitués de la pelle et de la pioche. »

Un jour qu'il faisait chaud :

« ...Nous donnons deux ou trois coups de pioche et nous devons nous reposer pour reprendre haleine. Heureusement que nous ne produisons que ce que nous pouvons... »

Un matin il pleut. Les prisonniers se présentent néanmoins au rassemblement à cinq heures et demie du matin :

« ...mais aussitôt un sous-officier allemand nous ordonne de rentrer dans nos chambres. « Désormais, dit-il, quand il pleuvra il faudra attendre des instructions. Si vous vous mettez à nouveau dehors par mauvais temps je vous enverrai à nouveau au travail. Tant pis pour vous !... »

« ...L'après-midi, on demande des volontaires pour aller travailler chez des cultivateurs, jusqu'à la fin de la journée. Il s'en présente plus qu'il n'en faut... »

Vous vous rendez compte !

Mais je m'aperçois que si je veux vous régaler de tout ce que j'ai trouvé d'amusant, en même temps que navrant, il me faudra vraiment trop de place. Des phrases comme celles que j'ai citées abondent, sans compter les détails sur la nourriture :

« ...j'ai mon camarade Terre-Neuvas qui n'arrive pas à manger ce qui est servi... », ou bien :

« ...Beaucoup n'arrivent pas à tout manger. » ainsi que la description de la vie allemande qu'il a pu observer : « étant demandé par un fermier au chef de camp, beaucoup plus pour lui tenir compagnie que pour l'aider dans son travail ! »

En tous cas il précise :

« ...Je donne tous ces détails afin que ceux qui liront cet ouvrage soient fixés sur la vie des prisonniers qui n'est nullement pénible, contrairement à ce que l'on raconte généralement. »

Pourquoi fut-il libéré ? — Mystère. Il ne le dit pas mais, à la fin de son journal, à la date du 11 octobre 1940, il ajoute ces quelques lignes que je veux vous soumettre :

« ...A neuf heures je me présente au bureau. On m'y attend. Un homme doit m'accompagner à Paris... Nous voici en route. A la porte du camp une conduite intérieure nous attend. Maintenant c'est la direction de la gare. C'est bien le départ !... »

A Paris :

« ...Je vais au bureau. Le sous-officier allemand m'y accompagne. Nous sommes devenus deux camarades... »

« ...à huit heures trente, nous allons à la Kommandantur allemande. Je me présente au premier étage, toujours accompagné par le sous-officier venu du camp central. Je suis très bien reçu dans les bureaux ; partout une politesse et une correction absolues... »

C'est la 123^e page. La date : 14 octobre 1940.

Voilà la fin de son journal. Encore quatre pages de commentaires et le bouquin est terminé.

Avouez qu'il y a au moins 127 pages de trop, mais c'est bien triste au fond !

Boris MICHAUD.

SZCZECIN (Stettin)

(suite)

Le pays eut à lutter contre la rivalité des Danois et les habitants, aux dires des chroniqueurs, renoncèrent à l'agriculture pour vivre, eux aussi, de la mer. Il devinrent particulièrement habiles dans la construction des navires et les Poméranais furent les premiers à lancer des bâtiments capables d'assurer le transport des chevaux. Vers le milieu du XII^e siècle, Boguslas I^{er}, duc de Poméranie occidentale, voulant mettre fin à la piraterie normande, réunit une puissante « armada » de 600 navires, la plus formidable flotte slave qu'on ait vue, pour attaquer Copenhague. Une tempête d'une rare violence coula cette flotte au large de Jullholm et mit le duc à la merci de ses ennemis. Pour réparer les ravages de la guerre, le duc fit appel aux colons allemands, et c'est alors que commença, imperceptiblement d'abord, la germanisation du pays. Régie par des princes de valeur, la Poméranie occidentale resta longtemps un pays prospère et d'une civilisation florissante. Malgré la négligence du pouvoir central, qui laissait ses vassaux désarmés devant les « appétits insatiables des Teutons » pour chercher aventure dans les steppes d'Ukraine, malgré la perte pour la Pologne de la Silésie, drainée par l'Oder moyenne et supérieure, jusqu'en 1637 la Poméranie occidentale eut à sa tête cette même dynastie polonaise des Piast. Son dernier souverain préféra léguer son pays à la Suède plutôt qu'au Brandebourg, succession qui fut ratifiée aux traités de Westphalie. Ainsi, la Poméranie de Szczecin devint suédoise jusqu'en 1720, lorsque Frédéric le Grand s'en empara.

Entre le 29 octobre 1806 et le 5 décembre 1813, Szczecin eut une administration française.

Puis elle revint à la Prusse, jusqu'à la Conférence de Potsdam. Ainsi, tout au cours de l'histoire, Szczecin n'a été que pendant deux cent dix-huit ans sous la domination allemande alors qu'elle a été polonaise durant six cent cinquante-deux années. Aujourd'hui, la Pologne est revenue sur les remparts bâtis à l'aube du XI^e siècle par Boleslas le Preux.

LE ROLE ÉCONOMIQUE DE SZCZECIN SOUS LA DOMINATION ALLEMANDE

Alors qu'elle avait été dans le haut moyen âge une des plus grandes villes d'Europe, Szczecin sortit appauvrie de la guerre de Trente Ans et de l'occupation suédoise. En 1720, elle comptait 6.000 habitants dont 85 artisans. Elle se réveilla au cours du XIX^e siècle. Le baron Haussmann, le même qui modernisa la ville de Paris, fit de Szczecin une cité verdoyante et superbement aménagée. Le percement du canal de Bydgoszcz — appelée alors Bromberg — relia la Vistule au bassin de l'Oder et intensifia le trafic au profit de Szczecin. En 1872, la métropole poméranienne possédait en propre 215 navires, jaugeant au total 49.700 tonnes et entretenait des relations actives avec la Hollande, la Scandinavie, la France, la péninsule Ibérique, l'Amérique.

Néanmoins, le développement naturel de Szczecin se trouvait atrophie par la concurrence des autres ports allemands.

Les ports de Hambourg et de Brême avaient pris l'habitude de desservir l'arrière-pays de Szczecin, quand cette dernière était occupée par les Suédois. Par la suite, il se trouva que ces ports étaient plus aptes à recevoir les unités de fort tonnage que Szczecin, située au fond de l'estuaire et accessible seulement par la passe dite Swina — qui sépare les îles d'Uznam (Usedom) et de Wolin — dont la profondeur s'avérait insuffisante. Frédéric II construisit l'avant-port de Swinemunde (aujourd'hui Swinoujście) qui devint une base militaire de premier ordre, mais ne servit guère à la marine marchande.

A ce désavantage naturel vint s'ajouter une politique de taxes qui s'avéra désastreuse pour Szczecin. A la veille de la Grande Guerre, les frais de transbordement y étaient plus élevés de 25 % qu'à Hambourg. Malgré la distance minime séparant Szczecin de Berlin, le port poméranien participait fort peu au commerce de la capitale allemande (4,08 % contre 8,1 % par exemple pour Hambourg) (1). C'est Hambourg qui livrait à Berlin 60 % de son blé, 35 % de ses poissons, etc. (cf. Fr. Schuber : « Berlins wirtschaftliche Verpflichtung » et « Mecklenbourg und Pommern als Wirtschaftsgebiet »).

(à suivre.)

(1) Cf. : Die man : « Die Wirtschaftsgeographische Struktur des Seehafens Stettin » ; Heinemann : « Die Stellung Stettins in der Weltwirtschaft ».

DANS LE COURRIER

Un camarade que nous avons aidé nous écrit :

« Permettez-moi de vous exprimer toute ma gratitude, recevez tous mes meilleurs remerciements pour ce beau geste de fraternité car votre secours est le bienvenu... ; je vous redis merci de tout cœur, grâce à vous notre situation est moins précaire, votre aide nous touche profondément car nous n'oublierons pas que depuis ma maladie vous avez fait toujours votre possible pour nous aider. »

Nous n'avons fait que notre devoir, mon vieux, et nous sommes heureux d'avoir pu te rendre service. Soigne-toi bien et envoie-nous de temps en temps de tes nouvelles.

LECANUET nous écrit :

« Les années passent, les souvenirs s'estompent. Il faut ranimer la flamme ; elle s'éteint. J'essaie, quand je rencontre un ex-P. G. de lui redonner l'élan du temps où nous étions entre les barbelés. Il y a malheureusement trop de désintéressement.

« Heureusement, il y a encore quelques bonnes volontés à l'Amicale. »

Comme tu as raison, mon cher LECANUET, dans les constatations que tu fais ! Merci pour

RECHERCHE

Qui pourrait nous donner l'adresse de l'homme de confiance du XIII/276 (Gollnow und Sohn) pour la période du 24 juin 1940 au 23 septembre 1941 ?

Merci d'avance.

l'aide que tu nous apportes en stimulant un peu nos anciens camarades et merci également pour ce que tu dis nous concernant.

De VREGILLE nous félicite aussi et en des termes on ne peut plus chaleureux. Il s'exprime ainsi :

« Je viens de recevoir le bulletin. C'est à la lecture de l'article : « Nous ne méritions pas cela » que je m'empresse de prendre la plume pour vous envoyer toute mon admiration et tous mes compliments pour avoir tenu tête malgré les ordres que vous aviez reçus... Perdu au fond de mon trou, je vous fais pleinement confiance pour la défense de l'intérêt prisonnier.

Crois bien, de VREGILLE, que nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour obtenir ce qui nous est dû. Malheureusement, nous pouvons peu, n'étant pas suffisamment soutenus par les intéressés eux-mêmes. »

Et ensuite, notre camarade nous fait part de sa nouvelle situation. Il nous parle de sa vie de « gentleman-farmer ». A ce sujet, le secrétaire serait heureux de savoir si les vacances « genre Gaubert » ne se transformeraient pas en vacances « genre de Vrégille », c'est-à-dire ne dureraient pas dix mois (au moins) par an.

Enfin, il « envoie par le journal un grand bonjour à tous les camarades du II C et plus spécialement à tous ceux qui s'occupent de l'Amicale avec tant de dévouement et de succès. »

Merci, de VREGILLE, au nom de tous.

Notre camarade DEFONTAINE Clément remercie le bureau de l'Amicale du Stalag II C de tous les dons qui lui ont été faits au cours des naissances dans son foyer depuis sa rentrée de captivité.

Roger DUMESNIL, de passage à l'Amicale, n'a trouvé personne mais il a laissé un mot. Il écrit :

« Que cette petite missive me rappelle à votre bon souvenir à tous, notamment à ceux que j'ai connus à Stettin. »

Nous transmettons ton message à tous et en particulier à ceux de Stettin et nous te remercions, DUMESNIL.

SURGÉ, également, est passé et il a laissé un joli billet.

Merci, SURGÉ, au nom de celui qui en profitera et en notre nom personnel.

LE SECRÉTAIRE.

Amis

qui ne savez quel est le montant de votre cotisation et qui ne savez où l'adresser !!!

Apprenez que pour 1949 la cotisation minimum est de 150 francs,

mais un peu plus sera toujours agréablement accueilli.

UNE SEULE ADRESSE :

AMICALE DU STALAG II C

68, rue de la Chaussée-d'Antin

Compte courant postal 5003.69

LES NOMADES

“ Souvenirs de captivité et évasions ”

par Georges PILLA (Suite)



Il reste encore deux poêles dans la salle du rez-de-chaussée mais ils ne sont allumés que le dimanche et deux poêles pour plus de deux cents hommes, c'est peu. Le spectacle de ces hommes faisant leur cuisine est pittoresque au possible. Les fourneaux disparaissent sous un amoncellement de gamelles : il y en a jusque dans le foyer

et le cendrier. Le miracle, c'est que tout le monde arrive à faire cuire ses aliments ; naturellement, cela ne va pas sans discussions et bousculades.

Une piqûre de puce à la jambe s'étant envenimée, j'entretiens soigneusement la plaie, ce qui me permet d'être de temps en temps exempt de travail. Il n'est évidemment pas question de m'envoyer à l'infirmerie et encore moins à l'hôpital ; Schmith a d'ailleurs déclaré qu'un prisonnier ne partira à l'hôpital que s'il est mourant.

S'évader est très difficile : deux tentatives seulement en sept mois et toutes les deux infructueuses. La première fut faite par le tailleur du kommando que l'on reprit à la frontière hollandaise. La seconde, par Garcia et Lamy, fut dramatique. Nos deux camarades étant partis un matin du chantier, la chasse à l'homme s'organisa immédiatement. Dans l'après-midi, se voyant cernés, les deux hommes se rendirent mais Lamy, père de deux enfants, fut abattu à bout portant, comme un chien ; Garcia eut son portefeuille arraché par une balle. Le corps de Lamy fut exposé à l'hôpital de Sülingen où nous fûmes obligés d'aller le voir afin que cela nous servît d'exemple. Nous fîmes ce jour-là trente kilomètres à pied et en sabots, mais nous eûmes la

consolation de pouvoir saluer la dépouille mortelle de notre infortuné camarade. A la suite de cet assassinat qui dut quand même faire quelque bruit en haut lieu, l'adjudant Schmith se radoucit un peu mais n'en chercha pas moins tous les moyens de nous brimer légalement.

Entre temps, le détachement à la poudrière de Liebenau est supprimé et la plupart des « dures écorcées » retournent travailler à la tourbe. Pour ma part, je fais partie d'une équipe d'une vingtaine d'hommes qui prennent le train chaque matin pour aller à Sülingen faire du terrassement.

Cette existence dura jusqu'au 6 juillet, jour béni entre tous où un incendie détruisit le kommando 6012 M.

Cela arriva un matin ; l'équipe de la tourbe est déjà partie au travail ; ceux de Sülingen attendent le train lorsque Métennier, un de nos camarades, arrive en criant : « Au feu ! au feu ! ». Tout le deuxième étage est déjà en flammes. Nous bondissons dans les chambres pour sauver nos affaires ; malheureusement, l'incendie se propage assez vite et une bonne partie des bagages brûle malgré nos efforts. D'ailleurs, dès que nous ne pouvons plus rien faire pour ce qui nous appartient, nous essayons de cesser toute action. Le village pourrait bien brûler tout entier : nous nous en moquons parfaitement.

Les pompiers du pays sont arrivés sur ces entrefaites ; ils nous paraissent absolument désorientés. Verraient-ils un incendie pour la première fois ?

Affectés à la manœuvre de la pompe, nous nous arrangeons pour la détériorer le plus rapidement possible. Il s'agit alors de se « planquer ». C'est ce que nous ne manquons pas de faire : les w.-c. nous accueillent.

L'incapacité des pompiers et notre force d'inertie font que le kommando brûle complètement. Les camarades sont revenus du chantier.

Beaucoup, à présent, n'ont comme seule richesse que ce qu'ils portent sur le dos. Néanmoins, tout le monde est heureux, car le kommando maudit n'existe plus.

Chacun essaie de récupérer dans les décombres des objets personnels. Le stock de Croix-Rouge, sauvé en premier lieu, est distribué.

Dans l'après-midi, force est de nous envoyer ailleurs. Deux groupes d'une centaine d'hommes chacun sont constitués. J'ai la chance de ne pas me trouver dans celui qui conserve l'adjudant Schmith. Nous allons à Sülingen occuper un nouveau local. Le chemin est parcouru sous la pluie, à pied, sac au dos, mais en chantant.

A Sülingen, on nous loge dans un ancien cinéma, précédemment occupé par des Russes qui y ont laissé beaucoup de saletés ; il nous faut tout d'abord procéder à un sérieux nettoyage.

La discipline est ici très supportable ; une seule « pelote » nous est infligée à l'occasion de l'évasion de six Polonais dont quatre, d'ailleurs, ne tardent pas à être repris. C'est à travers la ville et jusqu'au terrain de sports que le « straf-exercice » est exécuté. Un Serbe fait les frais de l'opération : il est blessé d'un coup de baïonnette et transporté à l'hôpital.

La nourriture n'est pas tellement différente de celle de Siedenburg aussi bien en qualité qu'en quantité. Heureusement que l'arrivée de la Croix-Rouge nous apporte un sérieux appoint.

Le travail est le même : du terrassement. J'ai cependant la chance d'entrer dans une équipe spécialisée dans la construction des petits ponts au-dessus des canaux. Nous avons sept kilomètres à faire pour aller au travail et nous mettons facilement trois heures pour les parcourir.

Au chantier, une sentinelle nous surveille et un vieux civil nous dirige. Tout est saboté systématiquement. La rivière doit être barrée pour construire le pont et le barrage doit être assez solide pour résister à la pression de l'eau. Les pieux sont à dessein mal enfoncés et lorsque les travaux sont sur le point d'être terminés nous voyons avec plaisir un léger filet d'eau qui filtre par le bas. L'eau coule de plus en plus et un quart d'heure après, tout « fout le camp ». Notre but est atteint. Nous prenons des airs navrés pour regarder le vieux civil qui, de colère, jette sa casquette par terre en jurant comme un païen. Il n'est pas rare que nous soyons obligés de recommencer quatre ou cinq fois avant de construire quelque chose de solide.

LE COIN DE L'U.N.A.C.

A propos de la Carte du Combattant

Le dernier arrêté ne donne pas satisfaction à tous, certains prenant prétexte de ce qu'il ne décrète pas qu'un prisonnier de guerre est automatiquement un combattant, pour faire croire à une atteinte à l'honneur des anciens captifs.

Jusqu'à preuve du contraire, nous nous refusons à croire qu'une pareille intention ait été celle des auteurs du pourvoi devant le Conseil d'Etat.

Après la décision de celui-ci, le texte du premier arrêté a été modifié de telle manière qu'en fait, si le paragraphe sur les zones de combat est appliqué sans restriction, presque tous les anciens prisonniers de guerre pourront obtenir la carte de combattant.

Dans ces conditions, nous estimons acceptable l'arrêté du 2 août.

Nous pensons également qu'il faut éviter d'ouvrir à nouveau sur la notion de combattant un débat pénible, qui n'aurait jamais dû s'engager si les dispositions évidentes de ne pas mélanger artificiellement toutes les conditions du combat depuis 1914-1918 jusqu'à 1945 avaient été prises dès l'armistice ; ceci ne voulant pas dire que nous absolvions les vrais responsables de la capture, ni que nous renoncions à les démasquer.

Même s'il donne incomplète satisfaction aux anciens prisonniers de guerre, et s'il ne réalise probablement pas non plus les désirs secrets des plus ardents défenseurs de la carte modèle 1914-1918, ce texte est un compromis qui doit permettre d'éviter que s'étende une querelle entre les différents groupements d'anciens combattants et de victimes de la guerre.

C'est là un point trop essentiel pour une organisation comme la nôtre, qui ne s'occupe que d'entraide à l'exclusion de toute action revendicatrice, pour que nous n'acceptons, si elles sont honorables, les solutions qui rapprochent, de préférence à celles qui divisent.

René SEYDOUX,
président de l'Union nationale
des Amicales de camps.

UN POÈME DE NINO NÉSI

Pauvres tombes abandonnées

*Pauvres tombes abandonnées
Tout le long du sentier moussu
Plus triste encore quand il a plu
Et quand l'hiver sera venu
Pauvres tombes abandonnées...*

*Pauvre croix qui s'incline et tente
Inlassablement d'implorer
Un pardon au sol de peser
Encore si lourd, et d'oser
Ne pas s'écrouler quand il vente.*

*Le soir, un voile tremblotant
Recouvre mal votre misère
Et la lune gênée n'éclaire
Que faiblement votre pitié.
Pauvres tombes abandonnées.*

Ayant des chances d'aller à l'hôpital, je maquille plus que jamais la plaie que j'ai à la jambe. Je réussis, un jour, à aller à la visite chez un docteur civil. Après m'avoir examiné, il juge que je dois être hospitalisé et il remplit les papiers en conséquence. Je ne demandais pas autre chose.

L'HOPITAL, DU X B

Deux jours plus tard, le kommando quitte la ville pour aller ailleurs exercer son activité. Etant désigné pour le « lazareth » du X B, je reste à Sültingen où je passe la journée et la nuit dans un kommando commun. Enfin, me voilà redevenu un prisonnier ordinaire.

Le lendemain, accompagné par l'inévitable « ange gardien », je pars en train et voyage une bonne partie de la journée. Je débarque à Bremerworde, dans la région de Hambourg, mais il y a encore quatorze kilomètres jusqu'à Sandborstel où se trouvent le stalag X B et l'hôpital. Tous les jours, un camion fait bien le voyage entre la gare et le camp, mais, manque de chance, j'arrive trop tard et je « m'envoie » la distance à pied, portant d'ailleurs les bagages d'un camarade malade qui peut à peine marcher.

A l'hôpital, une des premières personnes que je rencontre est l'abbé Terret. Je suis heureux de le voir. Il remplit, ici, les fonctions d'infirmier à la baraque des tuberculeux. Lui-même a plutôt triste mine : son séjour à Siedenburg ne l'a pas arrangé.

On me place dans une baraque où la plupart des maladies sont représentées ; mon lit se trouve entre celui d'un eczémateux et celui d'un galeux. Ce dernier sera d'ailleurs bientôt remplacé par un épileptique qui « piquera » ses six à sept crises par jour à tel point qu'il faudra l'enfermer.

Plus tard, je retrouve encore des camarades de Siedenburg. Sans l'adjudant Schmith, nous serions là depuis longtemps.

Chaque après-midi, je fais de longues promenades avec l'abbé Terret. Il sait que je ne dois pas marcher pour guérir, mais il connaît ma volonté de faire durer ma plaie le plus longtemps possible. Aussi, chaque jour, vient-il me chercher et me dit avec son bon sourire : « Tu viens, Pilla, on va soigner ton pied », et c'est une promenade de deux heures durant lesquelles nous parlons philosophie, et théologie. Il connaît mes sentiments d'incroyant et il tente de me convertir. Sans résultats, d'ailleurs. Il m'apporte aussi des biscuits que je reçois avec plaisir, l'ordinaire de l'hôpital étant nettement

insuffisant. Néanmoins, je commence à me « replumer » et à reprendre quelques-uns des nombreux kilos que j'ai perdus.

L'hôpital est une véritable tour de Babel ; les représentants de toutes les races s'y côtoient : Français, Belges, Anglais, Polonais, Russes, Serbes, Canadiens, Egyptiens, Hindous et jusqu'à des Malais et des Chinois, rescapés de bateaux coulés. La bibliothèque étant assez bien pourvue, j'ai l'occasion de lire beaucoup. J'ai trouvé également des partenaires pour le bridge. Le soir, après la soupe, je vais écouter les Russes chanter ou les Serbes jouer du violon. Les Russes sont dans deux baraques isolées des autres par des barbelés. Des femmes russes leur servent d'infirmières.

La troupe théâtrale du stalag vient aussi un jour jouer *Britannicus* ; la pièce fut parfaitement réussie et je l'appréciai beaucoup.

Le meilleur chirurgien de l'hôpital est un colonel yougoslave : c'est, paraît-il, une sommité médicale. On dit que, les Allemands ayant voulu le libérer, il répondit qu'il resterait en Allemagne tant qu'un de ses compatriotes ou un Français y serait. Je sais qu'il fit rapatrier beaucoup de prisonniers.

Dans ma chambre, il y a aussi deux ou trois fous, mais ils ne sont pas dangereux. Les Allemands ont trouvé le moyen de dépister les simulateurs : à chaque malade ou prétendu tel ils font une ponction lombaire. La plupart des faux fous « se dégonflent » et préfèrent le retour au kommando à l'aiguille dans la colonne vertébrale. Je crois que les « piqués » de ma chambre sont vraiment atteints. L'un d'eux passe sa journée à regarder dans une boîte de conserves ouverte aux deux bouts et qu'il tient comme une lorgnette, annonçant d'une voix dramatique : « Le sous-marin *La Vengeance* ! L'Italie dans les flots ! L'Allemagne dans les flammes ! » A un infirmier allemand qui se moquait de lui, un jour, il décocha un magistral coup de poing en pleine figure. Cela lui valut d'ailleurs le cabanon.

Le docteur allemand, s'apercevant que je ne guéris pas vite, décide de changer de méthode ; il me met une espèce de plâtre à la jambe, ce qui a pour effet de faire cicatriser ma plaie en quelques jours au bout desquels je suis déclaré sortant. J'« encaisse » amèrement cette décision.

Je vais donc au stalag X B situé à un kilomètre de l'hôpital. On me met à la baraque de passage en attendant d'être renvoyé au X C. Le X B est le plus grand stalag que j'aie pu voir dans toute l'Allemagne. Il y a au moins cent baraques. Dans

Le Président

vous parle

(Suite de la première page.)

Les pouvoirs publics (les divers ministres qui se sont succédé rue de Bellechasse), eux, connaissent le bien-fondé de notre cause. En ce qui les concerne, la question se place sur un autre plan. En 1945, nous étions une force ; nous n'étions pas contaminés par les idées en faveur de France pendant l'occupation ; en quelque sorte, nous étions « neufs », donc dangereux. Aussi, on a commencé par étouffer nos réclamations par quelques dons et des promesses ; les fédérations ont reçu des subventions. Nos revendications étaient cependant laissées en suspens, et lorsque la fatigue s'est fait sentir parmi nous, on a joué la carte politique. A la vérité, nous ne méritons plus qu'on nous craigne : nous étions si peu nombreux à la manifestation du 3 septembre !... ; et pourtant ne sommes-nous pas au moins 400.000 pour Paris et la région parisienne ? Quelle masse cela aurait fait avec les délégations départementales ! Si nous continuons dans cette voie, nous sommes irrémédiablement vaincus et la carte du combattant, nous l'attendrons encore longtemps. Il faut que nous comprenions que ce n'est que par l'union que nous risquons de faire aboutir nos revendications.

Charles DAMET.

ce camp, je rencontre encore deux ou trois camarades de Siedenburg. L'un d'eux est complètement « patraque » et attend son rapatriement ; déjà, au kommando, il donnait des signes de dérangements cérébraux. Mourgue, le peintre, ancien de la chambre 10, me « dépanne » au point de vue alimentaire et je suis heureux de pouvoir faire équipe avec lui. Je revois aussi l'abbé Terret qui vient tous les dimanches de l'hôpital.

Le théâtre du camp n'a pas un répertoire particulièrement varié et je comprends pourquoi les rares pièces qu'il joue sont si réussies ; il n'est pas étonnant que l'on arrive à très bien interpréter un rôle que l'on a répété pendant quatre ou cinq mois ; le théâtre est ici une véritable « planque ». Les acteurs cherchent surtout à briller dans de grands rôles, alors qu'au II C, nous voulions en premier lieu amuser les camarades en leur jouant quelque chose de nouveau tous les dimanches ou presque.

En outre, il y a dans ce camp une « boîte de nuit » : le « Pigalle », dont les décors intérieurs représentent assez bien une station de métro ; on y consomme différentes boissons depuis l'eau gazeuse jusqu'au café-ersatz et l'on y danse au son d'un bon orchestre. Ecouter la musique en évitant Paris est pour moi un passe-temps apprécié.

Je ne fais absolument rien. Si, une fois on m'envoie en corvée au dehors, mais je rapporte une musette de pommes de terre pour allonger l'ordinaire. Toute peine mérite salaire.

Fin septembre, je fais partie d'un petit convoi d'une trentaine d'hommes qui retournent au X C.

Le voyage est fait sans incidents notables en wagon à bestiaux, bien entendu. Nous débarquons vers dix heures et demie du soir à Nienburg, mais l'heure tardive ne nous permet pas d'échapper à la fouille traditionnelle et encore moins aux formalités d'entrée. Lorsqu'il nous est possible de dormir à la baraque de passage, il est au moins une heure du matin.

A l'appel, je suis désigné pour une corvée avec plusieurs camarades : décidément, on ne nous laisse pas respirer. Nous passons la journée à décharger des sacs de farine ; on eût pu trouver un exercice qui convint mieux à des gens sortant de l'hôpital ! Encore, heureusement que les sacs ne pèsent que soixante-quinze kilos. Quelques coups de couteaux judicieusement donnés nous permettent de remplir nos musettes de farine : les sacs peuvent bien perdre leur contenu en route, nous ne nous en soucions.

(A suivre.)

Inauguration K.G.F.

Quelque part en Poméranie

Magnifiquement camouflée en pleine forêt de pins, une « Deutsche Sprengchemie » (usine de poudre) occupait la totalité d'un kommando de prisonniers de guerre français, soit environ 600 pauvres « bougres », qui, le jour, la nuit et souvent le dimanche, travaillaient à fabriquer — oh ! malheur ! — de la poudre de guerre pour nos terribles dominateurs de ce temps.

Travail très malsain et surtout très dangereux pour nos « gefangen » occupés, naturellement, aux emplois les plus périlleux.

Souvent, trop souvent, un de nos hommes revenait aux baraquements avec, ou les mains, ou les oreilles, ou les cheveux plus ou moins brûlés. (Plusieurs camarades sont restés estropiés pour le reste de leur vie, des suites de ces terribles brûlures.)

Aussi, pour compenser ces « inconvénients du métier », la direction de l'usine décida un jour d'offrir à son personnel P. G., le « maximum » de confort.

C'est ainsi que des douches furent installées dans chaque baraquement et une grande salle de la cantine civile était mise à la disposition de nos « Franzosen », pour leurs réunions, leurs tournois de bridge, leurs rencontres pugilistiques, leurs séances théâtrales, etc. Et, par une belle matinée d'automne, sur ordre du Kommandoführer d'accord avec la direction de l'usine, nous procédâmes à l'inauguration de cette grande salle P. G.

Tous les occupants du camp français étaient tenus à assister à cette « grandiose » cérémonie. Nos sentinelles, en bon nombre, nos chefs de l'usine (un ingénieur, directeurs, contremaîtres, etc.) étaient au premier rang.

Un « Obermeister » vint même y prononcer un discours (en « schleuh », naturellement, retraduit par notre interprète). Nous avions fait appel, avec l'autorisation de nos « frisés », à l'excellent orchestre d'un kommando belge voisin, qui, ce « grand jour », s'était installé sur la scène de notre salle, face au micro et aux personnalités présentes. Désirant ouvrir la « séance » avec l'hymne national français, nos musiciens se voient refuser l'autorisation.

— Soit, répond le chef, nous jouerons l'hymne P.G.

Et, devant tous ces « messieurs » dans un impeccable garde-à-vous, rigides comme des mannequins, les cuivres de nos amis éclatent :

*Dans l'c... Dans l'c...
Ils auront la victoire*

Un instant de stupéfaction parmi nos 600 « gefangen », debout, et retenant avec peine leur envie d'éclater de rire.

*Ils ont perdu
Toute espérance de gloire*

Cambrez-vous ! raidissez-vous ! soldats du grand Reich, le portrait d'Adolf est devant vous.

*Ils sont foutus
Et le monde en allégresse
Répète avec joie sans cesse*

Et nos « gefangen » avec un ensemble parfait réussirent à tenir « leur sérieux » jusqu'à la fin de ce nouvel hymne national P. G.

Ils l'ont dans l'c..., dans l'c...

Louis HOUOT.

NAISSANCES

Nous avons le plaisir d'annoncer la naissance de :

Jean-Claude, fils de Jean PAPON, 74, rue Rébeval, Paris (19^e).

Gisèle, fille de Roger DUMESNIL, 37, rue Voltaire, à Suresnes.

Une fillette chez Albert HASENPOUTH, 28, rue de Reims, à Arcueil (Seine).

Un fils, chez Pierre BRUNET, 12, rue Raynouard, Paris (16^e).

Félicitations et meilleurs vœux.

Nous apprenons avec plaisir l'heureuse naissance d'un sixième enfant au foyer de notre camarade Clément DEFONTAINE, d'Aubryves (Ardennes).

Nous souhaitons un prompt rétablissement à madame et nos meilleurs vœux de santé à la petite Bernadette. Nos félicitations.

Jeu de Dames

CHRONIQUE N° 11

Règles du jeu de dames (suite et fin).

XVII. La partie est perdue par l'abandon du joueur, son refus de prendre, la perte totale de ses pièces ou leur immobilisation (enfermage).

Dans le cas où aucun de ces résultats ne peut être atteint la partie est nulle.

XVIII. Quand les adversaires ont en fin de partie, l'un une dame unique (sans aucune autre pièce) et l'autre trois dames, deux dames un pion, une dame et deux pions, ou trois pions dont l'un ne peut être arrêté dans son passage à dame, la partie est nulle, à moins que le joueur le plus favorisé ne puisse démontrer le gain immédiatement. C'est là, ce qu'on appelle ne pas jouer les 3 pièces dans le langage des joueurs.

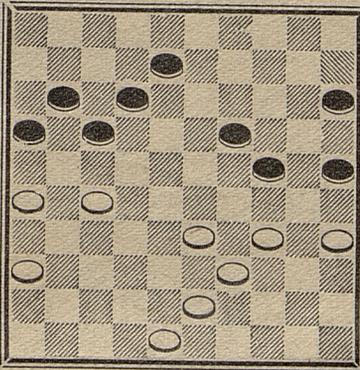
XIX. Quand en fin de partie les joueurs auront joué simultanément 3 fois les mêmes coups, ou qu'une position identique se sera répétée 3 fois, la partie sera déclarée nulle. C'est ce qu'on appelle une navette.

XX. Toute irrégularité est couverte par le coup suivant de l'adversaire. Si celui-ci avait touché un de ses pions jouables, il ne serait plus fondé à demander à son adversaire de faire disparaître une irrégularité commise le coup précédent.

Problème n° 11.

Un beau coup en jouant par M. Masson, champion de Paris 1949, 1^{re} catégorie (promotion).

Les blancs jouent et gagnent.



Solution du problème n° 10, par M. P. Pérot.

N° 1. 39.34	24x35	N° 7. 49x7	2x11
N° 2. 34.30	35x24	N° 8. 27.21	16x27
N° 3. 33.29	23x45	N° 9. 31x22	17x28
N° 4. 32.27	22x33	N° 10. 37.31	26x37
N° 5. 44.40	45x34	N° 11. 41x5	gagne
N° 6. 43.39	ad lib.		

COMMENT JOUER AUX DAMES Etudes des ouvertures du jeu de dames, par M. Adrien Couttet (suite), Sous-variante A.

Les blancs attaquent par 34.29.
11. 34.29.

Ce coup paraît un peu plus solide que le dégagement immédiat de l'aile gauche par 27-21 qui se joue parfois. Voici une suite usuelle dans ce cas.

« 27.21	16x27
« 31x22	18x27
« 32x21	23x32
« 37x28	13.18
« 21.16	18.23
« 42.37	

Sur 38.32 coup de dame par (23.29) (24.30) et (13x47).

37x28	23x32
11.	20.25, etc.
12. 40x29	23x34
	20.25

Ici (18.23) se joue parfois aussi (sans variante du dégagement) par 33.29. Ce coup ne paraît toutefois pas meilleur que celui du texte.

13. 29x20	15x24
14. 27.21	

L'on peut encore rentrer ici dans la variante Hoogland par 27.22, qui complique toutefois beaucoup la partie des blancs. Voici une variante intéressante dans ce cas :

« 27.22	18x27
« 31x22	12.17
« 44.40	

Sur 37.31 coup de dame par (19.23). Sur 36.31 coup de dame par (24.29) (19x30) (13x19) et (9x47).

« 40.34	5.10
« 34.30	7.12

« Sur 34.29 réponse simple par (10.15) et non par (19.23) qui livrerait ensuite un coup par 22.18, 32x28 et 38x7.

« 39x30, etc.	25x34
14.	16x27
15. 31x22	18x27
16. 32x21	5.10, etc.

Partie assez bien équilibrée.

NOUVELLES

Le Championnat de France, qui vient de se dérouler cette année à Paris, au café du Khédivé, place Gambetta, Paris (20^e), entre 13 concurrents, a été gagné cette année, par M. Georges Malfray, devant M. Tayet et M. Bizot, avec un total de 17 points pour chacun. Mais comme M. Malfray a obtenu un meilleur résultat (système Sonnenberg-Berger) entre eux trois il a été proclamé champion.

Viennent ensuite : MM. Post et Verse (15 points), Serf (13 points), King (12), Fourgous (11), Mélinon et Merono (9), Dionis (8), Bullas (7), Sjoberg (6).

Damier Parisien.

Le championnat annuel à but du D. P. a été remporté une deuxième fois consécutive par M. Dionis.

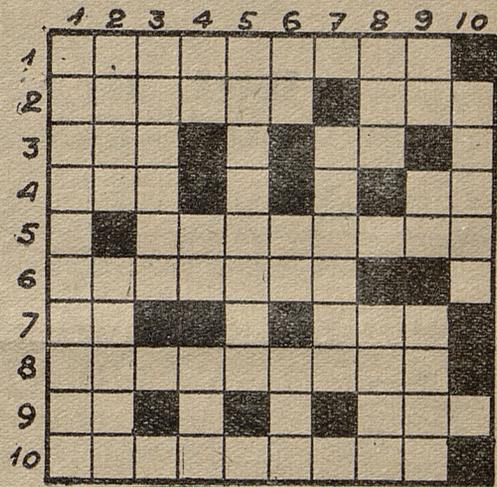
Championnat de Paris 1950.

Le Championnat de Paris 1950 commencera le 29 octobre 1949. Trois catégories sont prévues. Résultats partiels dans le prochain numéro.

Pierre PEROT.

MOTS CROISÉS

par VICTOR MICHAUD
Problème n° 11.



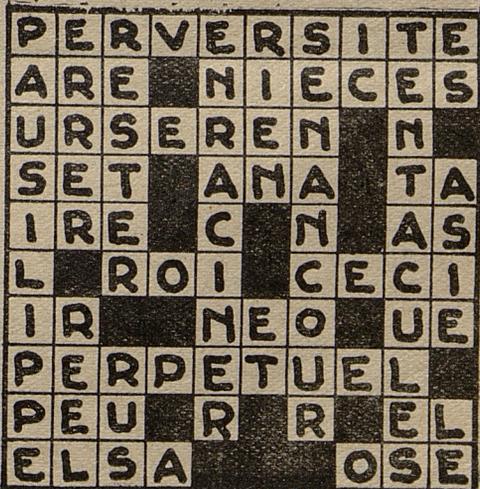
Horizontalement :

- Appareil pour déterminer la densité de l'air. —
- Pièces. Souvent victime d'une fausse déclaration. —
- Possessif. Note. —
- Direction que nous avons maudite. Carte souvent maîtresse. —
- Habitation. —
- Compositeur italien. —
- Les 4 donnent un 100. Jamais. —
- Pauvre victime dans l'antiquité. —
- Note. Tête. —
- Dans les Basses-Pyrénées.

Verticalement :

- Rival. —
- Dieu. Dévidoirs. —
- Réunion de gens dans le Midi. —
- Initiales d'un compositeur français. Participe passé. Colère. —
- Nom d'un romancier français avec une lettre en « rab ». —
- Sur un diplôme. Terminaison d'infinif. Période. —
- Action de brûler. —
- Rongeur. Non. —
- Phonétiquement : une mer. Phonétiquement : vieux. Champignon. —
- Ville dont il fait se méfier.

Solution du problème n° 10.



Bernard DUBOIS

5, rue Corneille
MONTLUÇON
(Allier)



détaillant en chaussures et gérant d'un magasin de gros est à la disposition de tous les camarades commerçants.

Les camarades non détaillants peuvent le consulter pour eux et leur famille. Expédition par poste.

Cherche fabricants ou représentants ayant bonnes maisons. Lui envoyer offres et échantillons.

Parisiens qui avez besoin de chaussures, de canadiennes, etc.

Adressez-vous à notre camarade **TRICOT**

Maison BIGOT

186, avenue Jean-Jaurès,
PARIS (19^e)
(Métro Porte-de-Pantin)

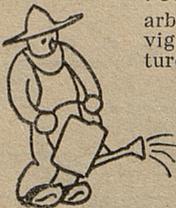


Pour toutes vos plantations
arbres fruitiers, chênes truffiers,
vignes de cuve, raisin de table, boutures et racines, griffes d'asperges,
adressez-vous à

ROL René

Pépiniériste
BORRÈZE, par TARASCON
(Dordogne)

qui fait des prix
exceptionnels à tous les anciens prisonniers



Camarades qui désirez du Champagne
de 1^{re} qualité

Demandez le **CHAMPAGNE**

Jean LEGRAS

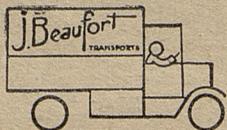
2, rue de l'Allée, **CHOULLY**
par **ÉPERNAY (Marne)**

Livraison à domicile

**BEAUFORT Julien**

TRANSPORTS

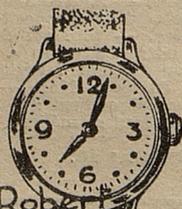
JANVILLE (E.-et-L.)



BIJOUTIER - JOAILLIER
Fabricant

2, r. du Bourg-l'Abbé
PARIS (3^e)

(Réaumur-Arts-et-Métiers)
Tél. : **TUR 49-10**



Robert Legros
ex. P.G. du IIC et IIA

Bagues - Clips
Bracelets-montres
Transformations — Réparations
Prix de fabrique aux Ex-P.G.
et à leurs familles.

AVIS

N'oubliez pas votre cotisation pour 1949. Il vous suffit de nous envoyer un mandat-chèque postal au numéro du compte 5003-69 Paris.

Nous vous ferons parvenir en retour le timbre de 1949 que vous collerez sur votre carte.

Envoyez ce que vous pouvez : beaucoup de vos camarades comptent sur votre générosité.
Merci.

Hôtel de France

MONT-LOUIS (P.-O.)
1.600 m. d'altitude

J. ESCARO
Propriétaire

Téléphone 20

Garage - Chauffage Central - Dernier Confort

**J. DAMPFHOFFER**

TAILLEUR

71, rue Royale, 71
VERSAILLES (S.-et-O.)

**TIMBRES**

ACHAT, VENTE, ÉCHANGE

P. BOULAIS

7, rue Vidal-de-la-Blache, 7
PARIS (20^e)

**GOREAULT Gaston**

Tailleur

8, rue des Goncourt, 8
PARIS (XI^e)



ELLE SOURIT MALGRÉ LE TEMPS MOROSE..

Si, comme elle, vous voulez
braver la pluie, notre camarade

CORNU

63, boulevard Sébastopol
PARIS (4^e)

se fera un plaisir de vous fournir un
impermeable pratique et élégant

**CHERS
CAMARADES**

Si vous avez besoin de faire un achat consultez nos annonces ou demandez-nous les adresses.

Vous serez certains d'être toujours bien reçus et vous y gagnerez en vous recommandant de notre Amicale.

Comité de Rédaction : Boris MICHAUD,
Raymond SEGUIN, Roger GAUBERT.

Le Gérant : Roger GAUBERT.

I. P. B. (B. Seguin, Impr.), 10, Faub. Montmartre, Paris.

CAMARADES QUI VOYAGEZ,
n'allez pas en Touraine
sans passer chez

SURGE

(ex-Tischler du Camp)

CAFÉ - BAR - TABAC

145, rue Felvotte
TOURS (Indre-et-Loire)

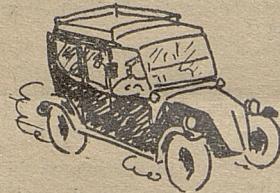


Vous l'avez belle...

Si vous visitez Nancy

Téléphonez à
GOREL

Vous aurez un taxi
Tél. 45-45 et 64-14

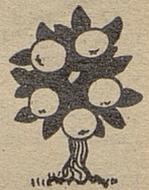


Pour avoir une belle récolte,
une belle coupe d'arbres fruitiers
et cueillir de beaux fruits

Adressez-vous à notre camarade

Antoine SELVE

22, rue de la Barrère, 22
ILLE-sur-TET (Pyr.-Orient.)



CHARCUTIERS! je serais fabricant de saucissons
cuits pour Paris et Banlieue

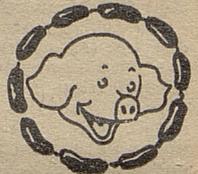
Prix intéressants

Pour tous renseignements,
s'adresser à

M. JOMAT

Boucher-charcutier

NIBELLE (Loiret)

**JOSÉ**

95, rue St-Dominique
PARIS-7^e

Spécialiste des bas

Ses chemisiers,

Ses lainages,

Sa lingerie

donnent satisfaction
à la femme la plus exigeante !



Si vous rencontrez un ancien camarade
du IIC qui ne soupçonne pas l'existence
de notre Amicale, donnez-lui notre
adresse ou faites-nous connaître la sienne
nous lui enverrons un spécimen de notre
journal et une fiche d'adhésion.

Avez-vous tous votre insigne ?



Sinon écrivez-nous vite ou venez
le chercher un jour à notre permanence
du mardi.

Prix imposé :

A l'Amicale . . . 30 fr.

Expédié chez vous. 35 fr.